

« *Qui a rejeté ses démons nous importune avec ses anges* »

Henri Michaux

L'air était froid. Un vent mordant et vif s'était levé dès le petit matin et vous pénétrait, vous enveloppait sans trêve, rendant l'acte d'inspirer aussi épuisant mentalement qu'une douche glacée aux premières secondes du jet. A l'aube, les champs s'étaient couverts de givre blanc et, par endroits, l'ombre des arbres préservait le souvenir de cette pellicule de glace. Le ciel affichait un plafond gris sombre et uniforme de nuages indifférents.

La route déroulait son ruban rectiligne dans ce décor terne sur une distance telle que tout voyageur se croyait sur un chemin infini, voué à un pèlerinage éternel. Le buste légèrement penché au-dessus du guidon, le motard sentait ses membres s'engourdir de par le manque de mouvement. Le vrombissement de sa monture ne lui parvenait qu'assourdi au travers de son casque mais il éprouvait le sentiment un peu vain de briser par sa présence une harmonie immobile propre à ces étendues sauvages.

Depuis son départ de New-York, il n'avait croisé que quelques imposants semi-remorques, charriant leur lot de marchandises et de bibelots ridicules vers la « grosse pomme » (« big apple », ainsi est surnommée la ville tentaculaire par les autochtones). Il avait fait une halte dans une station service anonyme moins d'une heure auparavant et pensait pouvoir parvenir à sa destination sans se réapprovisionner en carburant. Son cadran comptabilisait quatre cent cinquante kilomètres depuis son départ.

Et, tandis que les champs et les prairies défilaient sur les côtés de la route, ce voyageur solitaire se remémorait la chaîne d'événements qui l'avait mené à cet endroit précis de la planète, en ce matin humide et froid.

Toute l'affaire débutait par sa naissance dans un hôpital parisien. Ses parents, d'origine française, avaient eu le grand et merveilleux projet de fonder leur union sur une émigration vers le sauvage et vaste continent américain. Dans cette perspective, ils baptisèrent l'adorable chérubin qui vint au monde alors que le siècle et le millénaire approchaient de leur terme, William.

L'angelot découvrit dès deux ans et demi les attraits pédagogiques et distractifs de la crèche puis, une douzaine de mois plus tard, de la maternelle. Précoce, et assisté par des parents éduqués et désireux de transmettre leur savoir, il sut lire à quatre ans. A six ans, sa vie fut à jamais métamorphosée par le départ de leur trio pour la merveilleuse cité de New York, où son père avait enfin décroché le travail de ses rêves, au sein d'un cabinet de conseil en stratégie réputé.

Doté d'un caractère tranquille et d'un esprit alerte, l'enfant s'adapta aisément à son nouveau décor, prenant rapidement des repères entre squares et gratte-ciels. Il grandit bien vite et se lia d'amitié avec un autre garçon issu de la bourgeoisie de race noire. Recevant une excellente instruction dans des

établissements privés, on le disait promis à un brillant avenir et sa mère caressait l'espoir qu'il deviendrait chirurgien.

Il passa un été sec et chaud, sous un ciel bleu azur, dans la ferme de Louisiane de son ami noir. Chaque jour, le soleil écrasait de chaleur les prairies et les coteaux alentour. Ils partaient en exploration dans de longues randonnées équestres. Au cours de l'une de ces chevauchées aventureuses, le cheval que montait William fut mordu par une vipère. En se cabrant, il projeta son cavalier à terre et ce dernier alla rouler sur quelques mètres. En atterrissant sur le sol, sa cheville heurta violemment une pierre et se fléchit selon un angle improbable. L'entendit distinctement un os se briser dans un craquement qui lui remonta le long de l'échine. La monture s'avérant incapable de le ramener, ils rentrèrent alors que le soir tombait, chevauchant tous deux le destrier de son ami. Le retour fut une bien triste ballade, qui s'acheva à la clarté de la pleine lune. Dès que le balancement du cheval faisait osciller son pied, un douloureux élanement fusait le long de sa jambe. Lorsque enfin ils parvinrent à la demeure de l'oncle et de la tante, ils purent bander la blessure et maintenir son pied dans une position correcte, en promettant de faire venir un médecin le lendemain.

Ce malheureux incident n'aurait dû être qu'une péripétie douloureuse venant clore abruptement un séjour idéal. Mais les jours suivants, tandis qu'il restait assommé au lit par la fièvre et les médicaments, il se produisit dans les tréfonds de son esprit une modification des plus étranges.

C'était comme si la frivolité de son existence lui apparaissait avec une netteté évidente. Alors même que celui qu'il appelait Dave et qui lui apportait chaque jour le don précieux de sa compagnie dans l'ennui étouffant de sa chambre lui témoignait de l'amour gratuit dont sont capable les hommes, il décida de modifier radicalement la course de sa vie.

L'année suivante devait être la dernière avant qu'il soit admis à l'université. Son père avait déjà étudié les démarches à entreprendre pour qu'il puisse se présenter à Harvard. Dès son retour de vacances, il annonça pourtant à ses parents qu'il avait choisi de rentrer en France l'année suivante, pour y suivre des études de médecine, en logeant chez ses grands-parents à Paris, dans le dix-huitième arrondissement. Il y eut au début des disputes, des cris. Quelques paroles un peu dures furent échangées mais il finit par obtenir gain de cause.

Il s'envola pour Paris le 10 septembre 2001. Le millénaire s'annonçait empli de promesses de paix et de progrès. Lorsqu'il arriva chez ses grands-parents, la télévision et la radio étaient allumées et relataient l'effondrement des tours du World Trade Center suite au détournement par des terroristes de deux avions de ligne. Son père travaillait au 33^{ème} étage de l'un de ces bâtiments. Il apprit son décès le soir même, au téléphone, par sa mère. Une partie de son univers venait

d'être réduit en poussière. Sa mère le rejoignit en France quelques semaines plus tard, achevant de clore leur illusoire chimère américaine.

Il s'imposa de suivre en plus de ses cours de médecine des leçons de langue arabe proposées par la municipalité. Ainsi occupé, il eut une vie étudiante isolée et ne se lia avec aucun de ses camarades. Les gens dont il se rapprocha le plus étaient ceux qu'il côtoyait le soir, deux fois par semaine, dans son étude de la langue du Coran.

Il s'astreint à garder une correspondance épistolaire régulière avec Dave. Un été, ils partagèrent son studio parisien. L'année d'après, ils effectuèrent un long voyage sur la côte Est des Etats-Unis, jusqu'à l'extrémité Sud de la Floride.

Ses études se déroulaient remarquablement bien. Il était immergé dans un univers insolite, fait de noms de membranes, d'hormones et de substances chimiques diverses. Les travaux pratiques survenaient comme autant de récréations.

Il s'amusa également beaucoup dans son apprentissage de la langue arabe. Il retenait les vocables utilisés pour certaines maladies et certains organes et s'amusait à désorienter ses camarades en usant du terme de cette langue au lieu de l'appellation gréco-latine usuellement admise.

En quatrième année, il eut une aventure amoureuse avec une jeune tunisienne mais ils se disputèrent bien vite et renoncèrent à vivre ensemble. Son caractère caustique et changeant l'isolait ainsi des autres. Il parlait peu, écoutait attentivement, et avait fréquemment le propos cassant et ironique, exaspéré qu'il était par la futilité des débats auxquels il assistait. L'idée lui vint de se convertir à l'Islam pour essayer d'appréhender une civilisation qu'il percevait avec difficultés. Il renonça cependant à ce projet lorsque, aux portes d'une mosquée parisienne, il entendit le prêche halluciné d'un Imam sur les perversions et les tentations de la société occidentale. Nul doute que son pragmatisme américain ne lui permettrait jamais de s'identifier sincèrement à une quête spirituelle détachée du monde matériel.

C'est à cette époque, alors qu'il errait, désœuvré, le long d'un boulevard parisien fréquenté, qu'il croisa Marine. Elle sortait d'un local de la Croix-rouge. Il s'excusa en bredouillant de son manque d'attention et, intrigué, s'enquit des raisons de sa venue dans les bureaux de cette organisation humanitaire. Leur discussion se prolongea à la terrasse d'un bistrot. Au fil de cet échange, deux destinées parallèles partagèrent leurs projets respectifs et se plurent à y distinguer un grand nombre de dénominateurs communs, qui les mettaient dans la possibilité de simplifier l'équation de leur avenir. Ils se promirent de se revoir dès la rentrée de septembre et se séparèrent à regret, comme le regard délaissé avec tristesse son vis-à-vis dans le miroir trouble d'un lac.

Quelques jours plus tard, William s'embarquait dans un airbus décollant pour New-York. Il avait dans ses bagages une invitation de Dave pour fêter ses vingt-cinq ans avec d'autres camarades de l'université fréquentée par son ancien ami. La « party » devait se dérouler dans un ranch isolé, à plus de trois cents miles à l'Ouest des gratte-ciels de Manhattan.

A peine accomplies les formalités de la douane américaine, William avait loué une moto de marque Triumph de cylindrée élevée et s'était lancé sur l'asphalte à vive allure...

Tandis que le tableau de bord lui annonçait qu'il avait presque parcouru le nombre de miles prévus, le paysage alentour changea. Les bosquets jusque là clairsemés se firent soudain plus touffus et se rassemblèrent en une forêt mélangée, faite de résineux et de feuillus divers. Il repéra alors sur sa droite un chemin de terre inégale s'enfonçant au milieu des sapins. Décélérant, il bifurqua et suivit la route non goudronnée sur une centaine de mètres, créant sur son sillage un colossal nuage de poussière. Arrivant en vue du perron d'une vaste demeure en bois, il emmena son engin le long d'une barrière et coupa le moteur.

Retirant avec soulagement son casque, il se frictionna les cheveux pour activer à nouveau la circulation au sommet de son crâne, tout en balayant du regard le décor qui l'accueillait. Le sol était fait de terre meuble. Un abreuvoir en pierre, dans un angle de la cour, témoignait du temps où le cheval avait fidèlement servi l'homme. On avait garé là devant un modèle un peu démodé de Jeep tout-terrain aux roues démesurées.

Un grand gars aux cheveux châtain et au regard clair apparut sur le seuil du ranch et, l'apercevant, s'avança vers lui, souriant de toutes ses dents. Il lui serra la main de cette façon un peu timorée et généreuse qu'ont certains de la campagne. S'il avait su embrasser, sans doute l'aurait-il fait.

Apprenant qu'il venait de Paris « just for the party », il eut la mine encore plus réjouie, à tel point que William crut que ce sourire idiot ne s'effacerait pas de son visage. Mais, à peine le seuil de la demeure fut-il franchi que son hôte reprit son sérieux. Le regardant droit dans les yeux, il lui tint un discours étonnant, qui semblait préparé à l'avance :

« The name is Jackie R. Wallace. The place where you are standing is the main entrance of my grand-grand-father's ranch. This big wooden thingy was indeed quite something at that time. Now it is only used as a holiday resort ... or a trendy party place. Ha, ha ! »

William sourit poliment à cette démonstration un peu forcée d'autodérision puis se laissa guider au travers de la demeure, de pièce en pièce. Bien que rustique, l'endroit avait du charme. La pièce principale était un vaste salon où

trônait une massive cheminée. De lourds meubles en chêne donnaient du relief aux murs tandis qu'une peau de vache soigneusement tannée et étirée achevait de rendre cet espace majestueux et chaleureux.

Un grand type maigre au crâne rasé triait une pile de disques compacts entre trois catégories, assis en tailleur au pied d'un divan épais.

« That is Fritz » se contenta d'annoncer son hôte. Comme pour expliquer l'attitude imperturbable de l'autre, il ajouta :

« He claims he comes from the future and that he travelled several times between Earth and Alpha Centauri. Anyway, he also thinks he's a D.J. ... So everything's cool. »

William opina et ajouta, en guise de réponse :

« This place is cool ... »

Frankie eut un petit sourire amusé puis haussa les épaules et partit à grands pas vers une autre section de la demeure.

Sentant d'un coup la fatigue du voyage lui fermer les paupières, William alla s'affaler à l'extrémité du canapé. Il se savait très en avance sur l'horaire prévu et ne s'étonnait pas d'être seulement le deuxième invité parvenu à destination. Fermant les yeux, il laissa son esprit vagabonder plaisamment. Il régnait autour de lui, en ce début d'après-midi, une incertitude tendue caractéristique d'une soirée réunissant des personnes de tous horizons. Ces quelques heures de fête à venir pouvaient être, selon des paramètres impossible à prévoir, ou bien superficielles, ou bien ennuyeuses, ou bien fabuleuses ou encore étonnantes. C'était pour cela qu'il était venu : il recherchait l'insolite et ne rêvait que d'oublier pour un été ses projets humanitaires naissants et ses études de médecine. Il voulait exister un peu, pour lui-même. Cette « party » étudiante était l'occasion rêvée de créer une rupture avec son existence habituelle. Avant de sombrer dans le sommeil, William crut entendre démarrer la jeep dans la cour puis il se laissa définitivement glisser hors du présent.

Il fut réveillé par la sensation d'une présence sur le canapé. Ouvrant à demi les yeux, il réalisa que la pièce s'était peuplée de nouveaux arrivants. De la fenêtre, les rayons inclinés du couchant éclairaient la scène d'une lumière orangée, donnant ainsi sur les boiseries du salon un spectacle insolite d'ombres chinoises en mouvement. Deux couples d'étudiants s'étaient réunis, à demi allongés sur le tapis, autour d'un cendrier métallique dont les gravures évoquaient les écritures orientales. Il émanait déjà de leur groupe l'odeur stimulante et épicée de la marijuana fraîchement allumée.

Fritz, Frankie et un troisième gaillard bavardaient accroupis auprès de la chaîne stéréophonique, se passant tour à tour un casque audio et échangeant

quelques commentaires anodins sur les mérites de tel ou tel enregistrement. Fritz levait de temps à autre les yeux de l'écran de son ordinateur portable qui lui servait de table de mixage, afin de guetter les réactions de ses deux auditeurs.

Quelqu'un venait effectivement de s'asseoir à ses côtés. C'était une demoiselle assez menue au visage allongé. Ses yeux couleur noisette scintillaient dans la lumière du soir. Elle avait arrangé ses cheveux bruns dans un chignon élégant qui dégagait parfaitement l'ovale de sa figure. Ses traits tendus et sa posture un peu guindée indiquaient qu'elle ne se sentait pas parfaitement à sa place, ou qu'une timidité naturelle la prévenait de prendre place au sein d'un des groupes de discussion qu'elle s'étaient formés spontanément. Réalisant que son voisin dormeur était revenu à un état qui le rendait plus distrayant, elle tourna rapidement la tête vers lui, souriant de façon imperceptiblement crispée. Leurs regards se croisèrent quelques secondes. L'un et l'autre évaluaient lequel était en meilleure posture pour engager une discussion. Estimant qu'il avait sans doute besoin encore de quelques instants pour être parfaitement éveillé, elle se décida à faire le premier pas :

« Hi there. My name is Johanna. I hope I was not the one that woke you up. I heard your plane landed in New York this morning. Nice to meet you. »

Se redressant légèrement, William eut une réponse distante et polie, expliquant qu'il était désolé de s'être ainsi assoupi, qu'il était lui aussi enchanté de faire sa connaissance et avouant qu'il connaissait fort peu de participants de la fête.

Elle montra alors Fritz du menton et ajouta :

« I am here because he told me that I would like this type of party. I am not really a big fan of student parties during the year. So this is more or less all new for me, as it seems to be for you. »

Ainsi, de fil en aiguille, ils sympathisèrent et échangèrent quelques éléments relatifs à leur vie et à leurs études respectives. Johanna souhaitait faire carrière dans la magistrature et finissait l'année prochaine un cursus d'étude de droit. Elle lui expliqua alors dans le détail le fonctionnement du système juridique des Etats-Unis, insistant notamment sur les différences législatives d'un état à l'autre et sur la faiblesse des structures fédérales.

William étayait leur discussion autant que ses lacunes sur le sujet le permettaient. Ils gardèrent au cours de cet échangez ne distance polie, que Johanna imposait par le sérieux du propos et une certaine volubilité. Il tenta d'aiguiller la conversation vers des thèmes plus personnels : il aurait voulu savoir quels étaient ses centres d'intérêt, son environnement familial ...

Entre-temps, de nouveaux arrivants s'étaient présentés. Il y avait eu deux hommes : un grand noir musclé revêtu d'un pantalon moulant et d'un tee-shirt un peu étroit qui tenait par l'épaule un type plus flue au regard fuyant, très pâle,

les cheveux taillés dans une brosse impeccable. Ces deux-là jouaient une comédie vieille comme le monde, d'un amour pur et d'éternelle jeunesse.

Puis Dave était arrivé, accompagné d'une séduisante jeune fille, bien en chair et assez mince, au visage enjoué et au regard rieur. Ils s'étaient serré cordialement la main, avaient échangé une plaisanterie anodine sur l'alliance qui brillait au doigt de Dave, puis ce couple qui rayonnait le bonheur s'en était allé saluer d'autres personnes.

Enfin, un petit homme maigre, vêtu élégamment d'un pantalon de toile gris sombre et d'une chemise anthracite s'approcha de Johanna et William :

« Good evening ! » lança-t-il en guise d'apostrophe.

Il perceait dans son intonation cet accent indéfinissable de ces habitants de Floride qui gardent une tradition solide d'apprentissage de la langue française.

Johanna choisit cet instant pour se lever et rejoindre Fritz qui passait depuis quelques minutes des enregistrements de guitares acoustiques. Un peu étonné de sa réaction, William haussa imperceptiblement les sourcils. Voyant cela, le nouvel arrivé eut une brève hésitation, et laissa un sourire flotter sur ses lèvres. Puis, se désolidarisant complètement de ce départ soudain, il haussa les épaules et occupa sans faire davantage de manières la place vacante qui s'offrait à lui. Il énonça alors ce propos étonnant :

« Monsieur, pardonnez mon indiscretion, mais ne nous serions-nous pas déjà vu quelque part ? »

Surpris de s'entendre questionner dans la langue de Molière, William bredouilla :

« Euh, je ne crois pas. Vous arrivez de New York ? »

La réponse de cet étrange personnage fut à la fois évasive et explicite :

« Non. Peu importe d'où je viens. Si je suis parmi vous ce soir, c'est que je désirais m'entretenir avec toi. »

Ils se levèrent alors pour s'éloigner du bruit de la musique et de la fête. Ils s'installèrent dans une chambre située dans une aile isolée de la demeure. Au passage d'un lieu à un autre, le mystérieux personnage se saisit d'un sac en cuir pas plus grand que la paume d'une main, sac que l'on avait suspendu à un crochet en bois, près de l'entrée.

« Je m'appelle Pierre. Je suis un ami de Frankie qui vient souvent au ranch. Mes parents possèdent une petite retraite isolée, plus loin dans la forêt, pour la chasse. »

Sans attendre de commentaires de la part de William, qui le regardait agir sans dire un mot, il dénoua les lacets de la petite bourse, révélant ainsi plusieurs jeux de clefs. Comme s'il se parlait à lui-même, il énonça alors :

« La famille Wallace aime à dissimuler ses possessions. Ils ont une longue tradition de jeu de cache-cache très évoluée ; tradition initiée sans doute par un ancêtre désœuvré. »

Il saisit une petite clef en fer sur un trousseau qui en comptait plus d'une dizaine et se dirigea vers une large armoire en bois. Sur un rayonnage aménagé au sommet, apparurent à l'ouverture de la porte à doubles battants de nombreux livres parfaitement alignés.

Décidé à ne pas rester un spectateur inactif de la scène étrange qui se déroulait présentement, William se leva alors afin d'examiner la liste des ouvrages assemblés si soigneusement pour former cette collection personnelle. Réalisant qu'il s'agissait exclusivement d'ouvrages de littérature française ou antique traduits en anglais, il entreprit d'en repérer un qu'il aurait eu l'occasion de lire. Il y avait là un recueil de textes de Sénèque, dont le *De Brevitate Vitae* faisait partie, une version de la légende de Tristan et Iseult, un recueil de poésie de Ronsard, du théâtre de Molière et de Marivaux, l'éducation sentimentale de Flaubert, un ensemble de textes d'Erasmus, les mémoires de l'empereur Hadrien romancées par Marguerite Yourcenar, et enfin le roman intitulé « Les mots » de Jean-Paul Sartre.

Saisissant un ouvrage relié d'une couverture rouge cartonnée, l'étranger le tendit à William, qui se saisit du recueil sans poser de questions.

« Tu peux le garder, je suis sûr qu'il ne fera défaut à personne désormais... »

Profondément intrigué, William fit mine d'ouvrir le volume pour en lire quelques extraits. Sentant que l'autre le regardait faire avec curiosité, il ouvrit le livre à l'endroit où quelqu'un avait laissé un marque-page jauni vantant les mérites d'une librairie de New York. Le texte était rédigé en caractères chinois, à première vue du mandarin. William ne savait interpréter aucun des centaines de caractères qui couvrait la page. Un peu déçu, il referma donc ce livre étrange où n'apparaissait ni titre, ni auteur. Quittant l'ouvrage des yeux, il réalisa que l'inconnu avait déjà refermé l'armoire. Il le regardait de loin, debout près de la porte, attendant selon toute évidence qu'il lui emboîte le pas pour retourner participer aux festivités. William baissa les yeux vers l'étrange cadeau qui lui était fait. Perplexe, il aurait voulu ajouter une remarque du type : « Et pourquoi moi ? » mais il sentait confusément que son voleur-bienfaiteur agissait pour leur bien commun et qu'ils partageaient des valeurs et des objectifs assez proches. Ils quittèrent donc la chambre en silence et regagnèrent le salon.

L'ambiance avait évolué en à peine vingt minutes. Il régnait maintenant une atmosphère très feutrée, paisible, perturbée uniquement de temps à autre par une voix étonnée, un rire étouffé ou un morceau de musique un peu plus agressif que la guitare sèche que l'on percevait la plupart du temps. Certains s'étaient retirés vers la cuisine pour parler à l'écart ; d'autres étaient sortis sur la terrasse profiter de la douceur de cette soirée estivale. C'est vers ce dernier groupe que William dirigea ses pas, rangeant au passage dans son sac à dos, l'étrange livre que Pierre lui avait remis.

L'air était tiède, un peu humide et collant, comme un manteau éthéré et cotonneux qui vos envelopperait de toutes parts. Une légère brise brassait les senteurs humides de la forêt toute proche. L'oscillation des branches d'arbre s'effleurant l'une l'autre emplissait de son doux murmure rythmé le calme de la nuit. La terrasse était faite de simples planches de sapin et l'on y avait disposé deux bancs en bois d'aspect rustique. La pleine lune et les lumières changeantes venant du salon achevaient de donner à la scène des allures d'outre-monde. Un joint passait de main en main, comme un relais, une luciole rougeoyante qui traverserait l'obscurité en s'intensifiant chaque fois que quelqu'un souhaitait s'évader davantage de l'univers alentour et de la réalité. On le tendit à William, qui refusa poliment, après une hésitation. La soirée lui semblait déjà suffisamment étrange. Il se permit néanmoins de choisir une bière dans une glacière toute proche. L'ayant décapsulé, il savoura les arômes maltés avec plaisir, songeant que plusieurs dizaines de générations humaines avaient connu la même joie simple et avaient eu alors un peu de bonheur, un peu d'espérance... Johanna s'approcha, tenant Fritz par la main. Ils s'écartèrent de la lumière pour regarder un long moment le ciel dégagé où scintillait le ruban laiteux de la voie lactée.

Le reste de la soirée se déroula sans autres incidents notables. Vers le milieu de la nuit, alors que certains s'étaient déjà retiré dans une des chambres pour y dormir quelques heures, un jeune homme vint s'asseoir aux côtés de William qui, à cet instant, regardait fixement le goulot de sa quatrième bière. Le garçon avait des traits fins, agréablement découpés sans être trop marqués. Même sous l'éclairage bleuté et tournoyant qui animait l'intérieur du salon, on devinait la pâleur de son teint. Il n'eut pas de démarche pour entamer de son propre chef la conversation, signe, jugea William, de timidité ou d'intelligence. Les deux hommes n'avaient probablement que peu de choses à se dire. Après quelques minutes de silence, William jugea utile de se montrer sociable :

« So. I guess my next line is : Good evening sir, what is you name ? »

L'autre feignit la surprise, comme si son attitude n'avait pas été destinée à provoquer cette question :

« The name is Damien. My mother is really fond of everything that is related to French culture, that's why. But any other guy around here calls me Dammy. »

William se présenta à son tour. Du regard, il cherchait Pierre, espérant interroger son voisin à son sujet. Mais c'est en vain qu'il examina tous les invités encore présents. Un peu déçu, il se contenta d'interroger Dammy sur les motifs de sa venue à la soirée :

« Fritz invited me, as he did with most of the students he knew. I like his style : bearish and honest. So I drove the regular six hours to see what this was all about. To speak the truth, I was hoping to meet a girl tonight...»

Il eut un rire haché, marquant sa désillusion et une certaine frustration, que William identifiait à une jeunesse d'âme et de corps. Il marqua d'un signe de tête sa sympathie et expliqua à son tour en quelques phrases simples la chaîne d'événements qui l'avait mené en ce lieu. Il y eut un long moment de silence. Puis William, sans doute inspiré par la limpidité du ciel nocturne, demanda à Damien ce qu'il pensait de l'exploration de l'espace et quelle était son opinion sur la position du gouvernement américain à ce sujet.

Le sourire surpris et moqueur qui se fit jour sur le visage de Damien lui indiqua que le hasard lui avait fait aborder un thème qui lui tenait à cœur. La réponse qui suivit fut élégamment argumentée et illustrée de nombreux exemples. Dans un premier temps, Damien présenta ce qui motivait, de façon humaine et scientifique, la compréhension de l'univers qui nous entoure. Dans un second temps, il exposa l'évolution des techniques de lancements, d'acclimatation du corps humain au milieu intersidéral, et de production d'énergie en orbite. La dernière décennie avait permis à ces techniques de parvenir à une certaine maturité. En guise d'antithèse, il avança ensuite une série d'arguments allant à l'encontre de la démarche expansionniste de l'humanité : charge de travail accrue, immaturité de la civilisation prise au niveau mondiale, homogénéisation des cultures, épuisement des ressources terrestres. Pour achever son argumentation, il proposa un certain nombre d'étapes clefs qui permettraient de se lancer vers les étoiles sur des bases solides. Une fois la paix et la stabilité mondiale assurées, un organisme issu de l'ONU proposerait un planning d'exploration selon ce que chaque nation souhaiterait y investir en termes d'hommes et de ressources. Une fois qu'un bilan précis aurait été effectué, les technologies à mettre en œuvre seraient évaluées et sélectionnées sur des appels d'offre au niveau mondial. Enfin, le processus industriel et logistique nécessaire serait déployé au niveau international et l'expansion de l'humanité pourrait alors démarrer et la terraformation de Mars commencer, sous la direction de la Terre dans un premier temps, puis de façon autonome par des colons installés sur place. L'ensemble de cette phase devrait être mené dans un esprit d'expansion rationnelle et non de conquête aventureuse. Il s'agissait bien de laisser à l'homme le loisir d'exprimer le meilleur de lui-même et non de renouer avec les luttes stériles du passé...

Lorsqu'ils eurent fini d'évoquer le sujet, on était proche de l'aube. Ils se retirèrent dans une chambre où quelques invités dormaient déjà, s'organisant un

petit espace à même le sol. Ils déroulèrent leur sac de couchage et se laissèrent bien vite glisser vers un sommeil sans rêves.

Le jour suivant débuta aux alentours de midi. Après s'être rapidement passé un peu d'eau sur la figure et avoir enfilé une paire de jeans, William se dirigea vers la cuisine, d'où émanaient des effluves de café fraîchement passé, indiquant qu'il n'était pas le premier à sortir de sa chambre. Il marchait pieds nus sur le plancher du salon. Ses orteils adhéraient imperceptiblement aux lattes de bois. Tout autour, le silence de la demeure l'enveloppait d'un calme rassurant, presque familier. La lumière filtrée par les rideaux du salon éclairait le décor de la pièce avec douceur, d'une clarté couleur de crème coulant harmonieusement sur les boiseries.

Lorsqu'il franchit le seuil de la cuisine, il sut aussitôt que la journée s'annonçait radieuse. Des brioches fourrées aux myrtilles avaient été versées pêle-mêle dans un grand saladier transparent. Johanna et Fritz étaient attablés l'une devant un grand bol de café fumant, l'autre devant une tasse de thé parfumée. La scène que le couple représentait ainsi invitait au silence et au calme. William s'assit à leur côté et emplit à son tour un grand bol de café chaud.

Ce qu'il appréciait le plus dans le café, c'était les vapeurs corsées et fruitées qui s'évaporaient de la surface. Ces odeurs stimulaient déjà par anticipation son cerveau, qui s'occupait alors de réveiller le reste de son corps, sans même que ses lèvres aient effleuré la surface du liquide. Il restait ainsi, le nez suspendu au-dessus de son bol, lorsque Damien parut dans l'encadrement de la porte de la cuisine. Le fluet jeune homme qui lui exposait il y a quelques heures des projets extravagants d'expansion de l'humanité vers les étoiles avait ce matin les traits tirés par un sommeil de trop courte durée. Il marmonna une vague salutation et, restant debout, se servit à son tour une tasse de café, qu'il sucra abondamment.

Ils échangèrent quelques paroles anodines ; sur la soirée de la veille, sur le temps magnifique qui s'annonçait, et leurs projets respectifs pour les jours à venir. William espérait partir camper dans les collines avoisinantes. Damien proposa de l'accompagner. Il disait bien connaître la région pour l'avoir parcouru librement plusieurs fois. Mais William hésitait. Il avait en tête ce projet d'exil solitaire au cœur d'une nature sauvage depuis longtemps, et n'avait pas particulièrement envisagé de partager cette expérience, surtout avec quelqu'un dont il savait si peu. Il se représentait la scène, lui marchant gaillardement en tête, tandis que Damien le suivait comme une ombre pâle, le regard étincelant néanmoins d'une volonté farouche. Le tableau mental qu'il brossait ainsi lui parut cocasse et lui arracha un sourire.

Il finit donc par décliner poliment l'offre qui lui était ainsi faite. Légèrement surpris par cette fin de non recevoir, le petit groupe termina le petit en-cas matinal en silence.

William quitta le ranch avec les derniers invités, non sans avoir auparavant chaleureusement remercié Fritz et Frankie pour cette agréable soirée jeune, humaine et détendue.

Après avoir roulé une demi heure, il gara sa moto dans un chemin forestier peu fréquenté. Il retira une carte touristique de la région d'une des poches latérales et la parcourut distraitement du regard, laissant le hasard lui choisir la destination du jour. Sous ses yeux, les couleurs et lignes de niveau devenaient autant de forêts solitaires, de petits lacs argentés et de pics inaccessibles...

Tandis qu'il faisait ses premiers pas sur le chemin qu'il s'était choisi, il avait en tête cette pensée de Pascal :

« La nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image de Dieu, et des défauts pour montrer qu'elle n'en est que l'image. »

* * * *